

## La théière

Éric Dupont

Numéro 64, printemps 2016

L'amitié au temps de Facebook

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82357ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupont, É. (2016). La théière. *L'Inconvénient*, (64), 8–9.

# LA THÉIÈRE

Éric Dupont

L'amitié, un peu comme l'amour, est un insecte fragile que le pluriel, la distance et le discours arrivent à tuer. Non ? Pour être tout à fait franc, l'idée d'écrire sur l'amitié m'excite autant que de me promener en sous-vêtements dans une station de métro en plein mois de janvier. C'est pas pour ma génération, point. C'est une question de décence. Qui vous a fait croire que nous avons envie de voir ça ? Qui ? Je veux le savoir. Même chose pour ce mot à paillettes qui a fait la gloire des cyberfortunes : l'amitié. C'est comme le sexe, l'argent, la politique et la religion autour d'une table de gens bien élevés qui ne se connaissent pas. En parler est toujours un petit peu vulgaire. Il faut le faire par la bande.

Vous dire exactement ce que je pense de l'amitié par un texte fondé sur des expériences personnelles, aussi obscène que celui puisse paraître, semble être la seule voie qui s'ouvre à moi. L'amitié me rappelle l'époque où j'enseignais à l'école secondaire à Toronto. C'est là qu'une personne qui se définissait comme une amie m'a offert ce cadeau. Avant de me le donner, elle m'a dit : « C'est, *like*, tout à fait, *like*, toi. Tu vas, *like*, voir, *like*. » Elle ne le savait sûrement pas, mais la perspective de déballer un objet qui me mettrait face à moi-même me terrorisait comme la loi sur l'âge de consentement terrorise les ordres religieux. J'ai déballe l'objet avec la circonspection du médecin légiste raclant de son scalpel un poumon à la recherche du poison assassin. Si on devait un jour m'offrir un objet qui soit le reflet fidèle de ma personne, c'est-à-dire de mon *intériorité*, je pense que je me mettrais à pleurer, ou à crier. Je ne crois pas qu'elle ait mesuré toute la violence de ses propos. Sinon elle n'aurait pas dit ça. Que Dieu nous protège d'un regard lucide sur nous-mêmes.

Elle m'offrait une théière en céramique bleue. Je n'ai jamais su ce qu'elle avait voulu dire par là. Je spéculé depuis. Aux yeux de cette personne, l'objet me représentait parfaitement. Tout est – je le pense – dit. Dois-je en rajouter sur l'amitié ? L'amitié, c'est une fille qui pense que tu ressembles à une hostie de théière. À sa décharge, elle était de Toronto. Dans sa langue, les amis ne veulent pas dire grand-chose. Depuis l'avènement de l'émission de télé américaine qui les a inventés, les anglophones en ont tout plein, dans leur quartier, sur le palier, à la banque, à l'école, au travail – ouin –, à la faculté... J'étais son millième ami. Leurs enfants sont leurs amis. Le premier ministre l'est aussi. Pas étonnant qu'on

finisse par être confondu avec une théière. J'ai fini par comprendre que le lien avec cet objet s'expliquait par le fait que j'étais enseignant à l'époque. À ses yeux, un enseignant est un buveur de thé. Si elle avait connu la véritable nature des substances nécessaires pour affronter l'ennui qui règne dans une école torontoise, c'est une pipe à crack qu'elle m'aurait offerte. Mais il n'est pas donné à tous de comprendre ces choses. Il faut les avoir vécues.

Mais je m'égare, il faudrait maintenant prouver qu'en dépit de mon statut d'écrivain québécois, je suis capable de m'élever au-dessus du réel, que j'arrive à passer à l'abstrait, que j'aile au-delà de la céramique bleue de cette pauvre théière. Parce que bon, c'est abstrait, l'amitié. Et au fait, être comparé à une théière, est-ce si grave ? Je veux dire par là que ç'aurait pu être pire. J'aurais pu déballe une tondeuse à gazon ou un hareng mort. Cela aurait voulu dire qu'elle me trouvait tranchant, dérangeant et bruyant, ou tout simplement malodorant. Ou tout ça à la fois. Là, j'aurais pu me lamenter longuement sur les méfaits de l'amitié.

– Essayez de faire un effort. Énumérez les émotions que vous évoque une théière.

– Nos émotions nous sont dictées par nos sens. (*Ton docte et chiant.*)

– Bon, ben, fais la liste des sensations que tu associes à une théière, le smatte. (*Soupir d'exaspération.*)

Sortez de votre tête. Redescendez dans votre corps. Faites confiance au sensoriel. Mon amie torontoise – oui, elle était mon amie, la preuve en est que je la connaissais – associait ma personne au réconfort, à la chaleur, à la constance rassurante des objets du quotidien. Il n'est pas de maison sans théière comme il ne peut être de vie sans moi. C'est là qu'il faudrait m'arrêter de réfléchir, mais l'envie d'aller jusqu'au bout des comparaisons faciles me tenaille. Celui qui me trouve bourré doit me prendre par l'anse sous peine de se brûler. Et c'est ce que je vous conseille de faire avec ces êtres que vous appelez vos amis : vous comporter avec eux très exactement comme vous le feriez avec une théière brûlante.

D'abord, vous allez attendre, après l'avoir remplie de l'eau bouillante de vos bavardages, qu'elle fredisse un peu. Et comme vous le feriez pour savoir si votre « ami » est de bon ou de mauvais poil, vous allez effleurer la théière du revers du doigt, vite fait pour ne pas vous brûler au cas où *ce ne serait pas*

*le moment.* Alors, et après avoir attendu le temps requis pour l'infusion, vous saisissez l'ami par l'anse en usant à la fois de délicatesse et de fermeté. Si l'anse est trop chaude, vous aurez l'intelligence de ne pas insister et d'attendre. Dois-je insister sur la lenteur ? Dois-je vous rappeler la force nécessaire pour soulever une théière remplie d'eau et verser lentement le thé dans une tasse ? Vous le savez, la plupart des désastres découlent de la précipitation. Si on prenait le temps de penser à ce qu'on fait, à ce qu'on dit, bien des brûlures seraient épargnées. Mais on se presse.

Inutile de rappeler que le danger croît avec la grosseur. Un grand ami demande plus d'effort qu'un petit. La théière qu'elle m'avait offerte était minuscule. Que je me le tienne pour dit. Et après, bon, c'est pas fini, il faut verser très, très lentement le thé pour ne pas que le liquide sorte par l'ouverture supérieure en emportant le couvercle avec lui. Parce que théières et amis peuvent faire ça aussi : déborder. Peu importe le soin que vous y mettrez, les précautions que vous prendrez, souvenez-vous que toute théière fait des dégâts en dégoulinant. Il y aura toujours quelques gouttes à côté, la part du diable, les petits cernes brunâtres sur la nappe. Vous direz : « C'est un ami qui a fait ça », tout en sachant fort bien qu'un vrai ami ne tache pas les nappes. Notez qu'on vend des petits embouts de plastique, on ne peut plus *matante*, qui s'insèrent au bout du bec verseur. Qu'il soit dit que ces objets sont inutiles à ceux qui ont le doigté et qui connaissent bien leur théière. Ils savent précisément quand il faut effectuer le mouvement du poignet vers le haut pour éviter les écoulements indésirés.

Pendant des années, je n'ai pas fait de thé dans cette théière. Elle était trop petite. Je m'en suis plutôt servi comme tirelire jusqu'au jour où un déménagement a eu raison d'elle. Cassée en trois morceaux. L'amitié, comme le barda qu'elle laisse dans son sillage, résiste mal à la tyrannie de la géographie. C'est pour ça que les réseaux sociaux ont été inventés. Pour rester en contact avec la Torontoise qui m'avait un jour offert une théière. Mais même ça, c'est pas vrai, parce qu'il paraît qu'au début Facebook s'appelait « Hot or Not » et que le système servait aux étudiants d'une université à évaluer le sex-appeal de leurs camarades. Ensuite on s'étonne que la plate-forme soit montrée du doigt après certains suicides. C'est pour ça que Facebook – comme *La Presse* + – est surtout garni de photographies et de jolies couleurs que l'on peut faire glisser d'un mouvement du doigt aérien et élégant en prenant un air pénétré. Quoi ? Vous lisez les commentaires que laissent vos amis ? Vous faites tellement 2009 avec votre lecture... Avec Facebook, ma Torontoise peut me montrer les enfants qu'elle a eus, me prouver qu'ils grandissent, qu'ils ont des boîtes à lunch et qu'ils ne sont pas du tout anormaux. Avec ses photographies que je n'ai jamais sollicitées, elle me raconte à sa manière une histoire. Maintenant que je n'ai plus de compte Facebook, elle parle à d'autres.

Je pense que je viens d'y toucher. C'est ça. Ce sont les histoires qui font les amis, les vrais, ceux que l'on peut palper goulûment comme au Brésil ou ceux qui se contentent d'une chaste poignée de main comme à Toronto. Parce qu'une ami-

tié, comme un récit, a un début et une fin, que l'on ne choisit pas toujours. J'arrête tout de suite les ennuyeux qui vont me dire que les amis sont ceux que l'on choisit, contrairement à la famille. Deux choses, chers accoucheurs de clichés : d'abord, nous choisissons nos amis autant que le cancer qui va nous gruger. C'est-à-dire quand même un peu, mais pas complètement. Ensuite, on peut fort bien choisir sa famille, de nos jours. Tout le monde le fait, il n'y a plus de figures imposées. Votre père pue ? Effacez toute trace de sa personne de votre existence, jusqu'à son nom. Votre famille vous déglingue le moral ? Recomposez-la ! Les amis, comme les taches de thé sur une nappe, peuvent aussi être éliminés. Ceci m'amène à imaginer un nouveau réseau social qui verra le jour dès que j'aurai appris à programmer.

Les règles de ce réseau seront très simples. Il suffira de créer une page pour chaque ami à qui on ne parle plus pour une raison ou pour une autre. De nos jours, tout le monde a des photos de tout le monde dans toutes les positions. Allez, grattez le fond de votre disque dur ! Le jeu consistera ensuite à étudier les pages préparées par les autres membres pour faire des recoupements, trouver des ex-amis communs et, surtout, échanger des histoires de fins abruptes d'amitiés tumultueuses. Tout sera permis : afficher les photos d'une bagarre à une fête d'anniversaire, celles qui prouvent qu'untel vous a piqué votre blonde ou – et cela sera probablement le motif principal justifiant les entrées dans le réseau – les photographies de mariage de ces amis qui n'ont dorénavant plus besoin de vous et qui ont trouvé une théière pour la vie. Deux visages tout sourire devant un grand gâteau blanc, sous une pluie de confettis. C'est joli comme chute narrative. Comme ça vous verriez, juste en cliquant sur le visage de vos anciens amis, combien de gens les ont largués, quand et pour quelles raisons. S'il s'avère que des douzaines de personnes insatisfaites de Machin l'ont éconduit pour la même raison, vous serez réconforté. Vous verrez que vous aviez raison de lui tourner le dos. Recevoir la preuve par ses pairs que l'on a pris la bonne décision est toujours bon pour ce qu'on appelle à la radio l'« estime de soi ». Le peuple ne se trompe jamais. Appuyez-vous sur la force du groupe. Ce nouveau réseau social s'appellera *Le cimetière des amitiés* ou, encore mieux, *Friends Cemetery*, pour que les Français embarquent. Oui, vraiment, je pense qu'amitié et réseaux sociaux font bon ménage.

Définir l'amitié, expliquer comment elle advient, que ce soit sur Facebook, dans un bloc opératoire ou dans une réunion d'alcooliques repentis, dépassera toujours ma capacité à parler des choses du cœur. Je préférerais qu'on me demande d'expliquer des mystères en apparence impossibles à saisir, comme le boson de Higgs ou la présence d'un crucifix dans une assemblée législative. Là, je pourrais faire des dessins et mettre des couleurs. On finirait peut-être par comprendre. Mais essayer d'expliquer pourquoi je garde dans le fond de l'armoire cette petite théière bleue dont j'ai recollé les morceaux, ça, je ne peux pas. ■